

cevoir, s'il eût voulu, que c'est la louange que l'on doit donner aux chevaux et aux chiens de chasse. » Ayons de l'indulgence pour ce défaut de justice et de goût du cartésianisme au regard de l'antiquité, car ce fut la suite, à peu près inévitable, de toute réaction, et en même temps la condition du développement de l'idée de la perfectibilité. Il était difficile que l'antiquité tout entière ne ressentît pas le contre-coup de la chute d'Aristote, et que les défenseurs de la supériorité des modernes ne fussent pas un peu semblables, suivant la comparaison de La Bruyère, à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Mais, en même temps que ce mépris de l'antiquité, nous trouvons déjà dans Descartes, et surtout dans Malebranche, le sentiment d'un progrès nécessaire de l'humanité par la suite des temps. Si, dans son emportement contre l'antiquité et contre l'autorité, Descartes ne s'inquiète pas même, comme il écrit à Gassendi, de savoir s'il y a eu des hommes avant lui, il s'inquiète beaucoup de ceux qui viendront après lui, et, par le progrès des sciences, il ose prédire une amélioration indéfinie du physique et du moral de l'homme. De même que Bacon, Descartes a dit qu'il ne faut pas attribuer quelque chose aux anciens à cause de leur antiquité, que c'est nous qui sommes les vrais anciens, parce que le monde est aujourd'hui plus ancien, et que nous avons une plus grande expérience des choses (1). Cette même pensée est admirablement développée par Pascal, dans la préface de son *Traité sur le Vide*. Tel est aussi le sentiment de Malebranche, qui

(1) Baillet cite cette pensée de Descartes en latin et d'après des fragments manuscrits : « Non est quod antiquis multum tribuamus propter antiquitatem, sed nos potius iis seniores dicendi. Jam enim senior est mundus quam tunc, majoremque habemus rerum experientiam. » *Vie de Descartes*, liv. 8, chap. 10.